

LE GRAND SENTIER DE FRANCE



CHEMIN faisant

La lettre d'information trimestrielle du Grand Sentier de France

LES AVENTURES DE SERGE SUR LE G.S.F.

Mardi 20 juillet 1999 - 143^{ème} jour

Je rejoins Didier à l'entrée de la bergerie. Plus matinal que moi, il a déjà entrepris de faire chauffer l'eau pour le café. Il est toujours le premier debout, comme s'il avait encore une quelconque horloge dans la tête. Pour ma part, j'ai perdu cette notion d'un temps soumis à un horaire impitoyable, un compteur qui ne s'arrête jamais et nous emporte inéluctablement dans un voyage à la fin tragique.

"Oh temps ! Suspend ton vol ...". Voilà bien ce que Alphonse de Lamartine a si bien évoqué dans son poème "Le lac" de la fuite de la vie qui s'écoule comme un fleuve que l'on ne peut arrêter à notre guise.

Didier guette l'ébullition du liquide sur le réchaud à gaz et me demande si j'ai constaté au cours de la nuit des visites étranges et inattendues. Etonné, je lui réponds que je n'ai rien remarqué de particulier de ce genre et que je n'ai nullement été dérangé dans mon sommeil. "Eh bien, explique t'il, tu n'as pas remarqué tous ces petits intrus ? Ils sont venus courir sur mon sac de couchage et toi, tu ne t'es aperçu de rien ! Ils ne sont pas montés à l'étage te tenir compagnie ?"

Intrigué puis inquiet, assailli par une désagréable prémonition, je me précipite vers mon équipement pour une inspection minutieuse des vêtements et tout ce qui comporte des tissus. Mes craintes s'avèrent justifiées en constatant la présence d'un trou de plusieurs centimètres dans la matière de mon sursac. Les mulots des champs se sont offerts un succulent repas de goretex pour apaiser leur fringale de synthétique, ce qui n'est pas sympathique de leur part. Mon chapeau a subi également des dégâts. Tout le pourtour est rongé comme s'il avait été un succulent fromage et les extrémités cisailées pendent en loques. Les détériorations se limitent là heureusement, et aussi contrariantes soient-elles, elles ne stopperont pas mon équipée. Pourtant, ces petits mammifères ont quand même abîmé pour

2400 francs de matériel.

Avec effroi, j'évoque le cas où je n'aurai pas mis mes vêtements hors de portée en les suspendant aux poutres et surtout mon pantalon, une précaution qui a permis de les sauver de la voracité de ces vandales imprévus. Ces minuscules fauves à la fringale avérée ont fait ripaille à mes dépens et seul un épouvantail pour effrayer les corbeaux serait digne d'accaparer mes dépouilles, mon couvre-chef et mon couchage. J'ai fourni quelques nouveautés culinaires à ces bestioles qui voulaient sans doute s'affûter les dents pour justifier leur condition de rongeurs gourmets.

L'aube ensoleillée embrase déjà la vallée lorsque nos pas martèlent à nouveau le goudron de la départementale 25 qui se dirige en fond de vallée vers Saint-Paul. Nous quittons sans regret cette voie inappropriée à notre marche pour nous engager sur la petite route menant au hameau de Fouillouse en contournant l'énorme masse du Châtelet, un roc inexpugnable couronné des ruines d'une forteresse ébréchée et pantelante. Les eaux furibondes de l'Ubaye grondent à son pied, entêtées et furieuses de rencontrer cet obstacle dans leur élan, un rempart où se brisent tous leurs assauts incessants depuis des siècles et que leur impétuosité échoue à renverser. Les gorges qui témoignent de ce combat de titans sont profondes et étroites, une sorte de bouches des enfers où clabauda la meute des éléments déchaînés.

Une arche monumentale enjambe, à cent huit mètres de hauteur, cet abîme impressionnant, une construction légendaire que l'homme a sans doute négociée avec le diable car toute chose merveilleuse qui dépasse l'humble perception des choses suscite la peur et la défiance. Ce passage remarquable permet de s'infiltrer dans le vallon étroit du torrent de la Baragne et de gagner tranquillement le gîte d'étape des Franges. Nous nous attablons à la terrasse

caressée par les rayons matinaux qui baignent cet adret où nous ressentons avec volupté les chaudes embrassades du Sud qui se rapproche.

Après avoir savouré un copieux petit déjeuner, nous sommes parés pour continuer à nous projeter dans ce rêve d'absolu que les âmes aiment à poursuivre. De nouveaux cieus, de nouvelles cimes parent de nouveaux horizons à l'infini, nous attendent et nous attirent. Quelques nuages chassés par une risée de vent constituent notre ombrelle du jour, une météo idéale invitant aux délices de la vie libre et sans contrainte.

Le vallon de Plate Lombarde abreuvé par la fraîcheur des Riou dévalant les pentes nous conduit, par sa gouttière caillouteuse, au col du Vallonnet (2524 m). Au début, quelques mélèzes nous enveloppent de leurs ombrages parcimonieux. Les eaux clapotent et se disputent dans les étages échelonnés en hauteur. Après une croupe plate et dénudée, un large lacet unique traîne pour enlancer un raidillon ardu avant de nous abandonner au cœur de la dépression du Vallonnet, un superbe désordre géologique composé de chaos étranges et de lacs encaissés. Dans un bouleversement total, le sol se convulse en arborescences, en vagues successives dans une incroyable palpitation issue d'une apocalypse figée, gravée par l'érosion pour étaler sa fresque tourmentée où le burin d'un sculpteur démentiel a traduit et façonné les tourments de son imagination baroque. La nature, dans sa prodigalité, a illustré de façon dantesque ce coin perdu du monde.

A chaque pas, à chaque dalle, à chaque virage, nous sommes confrontés à quelques diableries bizarres, à quelques visions chimériques, à quelques apparitions surprenantes. Nous nous enfonçons dans ce dédale comme le lecteur qui déchiffre un album fantasmagorique grouillant de dragons prêts à nous calciner de leur haleine torride et de cyclopes, à nous écraser sous des avalan-



ches de rochers. Les pierres fourmillent, les eaux se tortillent, la tourbe gargouille et les falaises s'affouillent sous l'ardente chaleur craquelant leurs vieux visages chiffonnés. Parvenus au Riou du Pinet balbutiant entre l'avalanche pierreuse du rocher Pirolire et le bastion déchi-

queté de la Meyna, nous obliquons à l'est pour découvrir, incroyables, tapi au fond d'un cirque fermé, le plus étonnant édifice que pouvait capter nos regards en

un site fabuleux, les baraquements de Viraysse (2516 m), un ancien casernement défensif relié à la batterie installée sur la crête à 2742 m d'altitude.

Les baraquements défensifs de Viraysse. Bâti de 1887 à 1893, ce bastion fortifié forme un quadrilatère parfait de murs édifiés en solides pierres de taille et percés de créneaux contre lesquels s'adossent les bâtiments au toit d'ardoise servant de casernement aux officiers et soldats d'infanterie et d'artillerie. Ce vaste ensemble remarquable par sa simplicité géométrique assure la surveillance et la défense de la frontière et de ses débouchés partant du col de Marges au col de Larche. Il assume le soutien à l'arrière de la batterie d'artillerie de la crête armée de deux canons de 95 de campagne et de quatre canons de 95 de siège et de place. Une fontaine jaillit dans la cour du casernement, alimentée manuellement par une source captée à trois kilomètres. Un pont-levis à bascule équipait l'entrée.

Le décor qui nous environne évoque sans conteste celui qui a inspiré Dino Buzzati pour écrire son célèbre roman "Le désert des Tartares". Le chemin stratégique qui desservait ces lieux est abandonné depuis longtemps par la garnison et des blocs détachés de la montagne en parsèment la surface et rend sa praticabilité incertaine et précautionneuse.

Nous quittons bientôt cette voie afin de franchir le col de Mallemort (2558 m). Au-delà, la roccaille omniprésente laisse la place à de longues ondulations herbeuses qui transforment les versants de l'adret en prairies d'alpage aux hautes graminées de saison. Au près d'un rocher pansu d'où sourd une source limpide et rafraîchissante, nous faisons la rencontre de joyeux drilles qui nous saluent d'une bruyante ovation. Ils lézardent sur cette déclivité drue en se hâtant aux câlineries ardentes d'un astre incandescent.

Avec bienveillance, à cette altitude, quelques souffles d'air moins chaleureux viennent atténuer la fournaise de l'atmosphère nous torréfiant.

Par le ravin abrupt du torrent de la Rouchouse, nous parvenons à la petite bourgade



de Larche où nous décidons de faire étape. Notre choix se porte sur le camping des Marmottes en rive de l'Ubayette. Ce soir, nous dînerons au restaurant pour nous faire plaisir. C'est une belle journée, non pour mourir mais pour vivre pleinement. Cette localité est la dernière plantée sur la route de l'Italie avant la frontière et le village de Cunéo.

Mercredi 21 juillet 1999 - 144^{ème} jour

C'est avec une réelle satisfaction que je passe le seuil de la poste afin de récupérer un appareil photographique de remplacement prêté par le réparateur et expédié depuis Metz par mon épouse Evelyne. Je vais pourvoir immortaliser de nouveau sur l'objectif la suite panoramique de nos aventures en montagne. Par une route peu fréquentée, nous gagnons le Pont Rouge (1907 m), à la limite du Parc naturel du Mercantour. Au-delà de cette limite, les véhicules ne sont plus autorisés. Devant nous, le splendide vallon du Lauzanier aux plantureux pâturages à moutons, aux cabanes râblées de pierres sèches, aux toits de tôles ou de bardeaux de mélèzes, s'allonge verdoyant sous la crête de l'Arpette à laquelle succède la crête des Eysalps, à notre droite et à gauche, la montagne du Prayer dont

veille une chapelle minuscule (2300 m), un cube de pierre couvert d'une toiture de lauzes au sommet surmonté d'une croix de fer rouillée par les intempéries, à l'entrée munie d'une lourde porte de bois sombre, percée d'une lucarne.

Le lac est un miroir d'eau calme, une larme d'opale pour que les sommets viennent s'y mirer, pour que les nombreuses marmottes, dans des échauffourées théâtrales destinées à divertir les touristes, trouvent ici l'une des raisons de leur escapade. Après ce terminus, d'immenses éboulis chus des barres rocheuses crénelées par l'érosion entreprennent un vaste mouvement d'encercllement des vides

et des vasques désertiques. Les bruits sont des chuchotements où se mêlent les chuintements de nos pas assourdis, renvoyés par un écho musardant sur les parois. Les cris alarmistes émis par les marmottes résonnent, se répercutent, gutturaux et sauvages, suraigus et puissants pour cerner notre progression. Nous avançons dans un grandiose enchevêtrement de ruines rupestres et nos lèvres restent soudées, comme si nous redoutions que la moindre de nos paroles soient une profanation. Derrière une grosse rocheuse, le lac de Derrière la Croix se love dans l'obscurité, diaphane et silencieux, un réservoir pour les larmes tombant des glaciers dans un éternel chagrin des cieux.

Nous gravissons maintenant un chaos hallucinant où les avalanches de rocs s'entassent et se chevauchent, couche après couche, enchâssement après démantèlement. Sous nos yeux, plusieurs hardes de chamois traversent les eaux profondes pour se réfugier sur les flancs escarpés des falaises adjacentes. Couronnées de dents déchiquetées et de moignons safranés de soleil, elles entourent ce puits de ténèbres qui nous aspire sournoisement. La sente n'est plus qu'un filet effiloché où des cailloux roulent, concassés par le gel et éparpillés par les neiges. Ils s'accumulent en chapelets, en cairns, s'accrochent désespérément en talus, rampent en glaciais émulsionnés sous la silhouette de la Tête de l'Enchastraye (2954 m), y faisant révérence et soumission. C'est le seul accès au pas de la Cavale (2671 m), une déchirure démesurée séparant en deux une muraille colossale, découpant



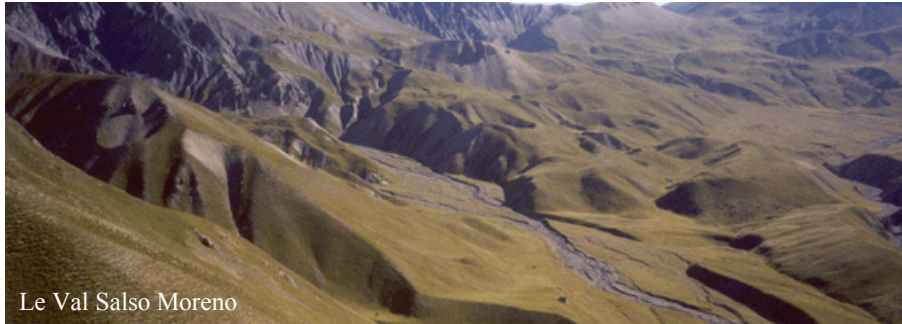
une brèche d'estoc et de taille dans ce rempart, déchiqueté, ébréché, morcelé par toutes les tempêtes et tous les frimas, leurs assauts infernaux, crachés par tous les azimuts, ont rongé, raboté, élimé, broyé l'échine de la montagne qui s'étire entre la tour de la Tête Carrée (2865 m) et le piton du rocher des Trois Evêques (2868 m). Un formidable désordre géologique règne ici, un bouleversement érosif d'une intensité extrême.

l'extrémité nord dessine le col de Larche (1991 m), un portail vers l'Italie. Toujours accompagné de l'Ubayette dont le cours, fortement amoindri, déglutit avec peine entre les rochers, nous arrivons sur un parvis gardé par la modeste cabane de Donna-dieu (2149 m) puis, après avoir laissé baguenauder, à droite, le ravin du Pardon qui va découvrir les lacs des Hommes, nous nous hissons au lac du Lauzanier sur lequel



Partout, des coulis de rocailles éclatées se répandent, convulsives et torturées. Les versants se recouvrent des entrailles des sommets éventrés, affouillés, désagrégés, déséparés et déchaussés.

Nous évoluons dans un univers lapidaire où se ruent, en des éviscérations de maels-tröms, les épanchements des cimes et des crêtes fracturées. Quelques cercles de pierres, des murets en anneaux construits indiquent quelques bivouacs forcés effectués dans la précipitation, dans l'infortune, l'épreuve et l'improvisation. Le passage est délicat mais les empreintes de mulets nous



Le Val Salso Moreno

indiquent que le franchissement est assuré et fiable, aussi invraisemblable que peut le laisser paraître l'état des lieux. Sommes-nous la proie d'illusions mais les crottins desséchés fondus dans la rocaille prouvent la réalité de nos constatations, même là, où le pied mal posé ne trouve aucune stabilité ou terrain plat. C'est comme s'engloutir dans l'anéantissement d'une ville en ruine. Le souffle violent de la lombarde, un vent rude et âpre, transforme en projectiles fusants, en gifles cinglantes, tout ce qu'elle peut arracher de sable au sol disloqué, rayé de marnes noirâtres.

Nous dévalons des marches écaillées, des

gradins déséparés, dans un univers dévasté et difforme, une proie des éléments rageurs qui sévissent sur cette muraille détricotée de terre et de gravats empilés, hantés par les busards et les corneilles. Ils animent de leurs criaillements stridents ce monde minéral, effeuillé jour après jour, année après année, dans un déchirement sans trêve et sans pitié.

Notre descente est une cavalcade sans rete-

nue dans un précipice de rocs et de pavés en bascule. Nous redoublons de précaution et d'attention. Enfin, nous atteignons sains et saufs, derrière un ultime escarpement, les premières bosses herbeuses prenant l'avantage sur les étalages caillouteux et les projections pierreuses qui s'adoucisent de belles laisses gazonnées.

La nuit nous rattrape soudainement. Il est 21 h 30. Nous choisissons une butte moelleuse recouverte d'un coussin d'herbe tendre pour accueillir notre bivouac en plein air, en surplomb des petits oculus de saphir des lacs d'Agnels (2344 m).

En dessous, se creuse le Salso Moreno (la sauce brune), ainsi baptisé par les troupes espagnoles transitant par le col de la Bonnette lors de la guerre de la succession d'Autriche (1740-1748). Des dolines pointillent cette surface aux ondulations de steppes fréquentées par les troupeaux d'ovins en transhumance, les mouflons, les marmottes, les chamois et les bouquetins qui se croisent en allant s'abreuver au torrent dont les crues mémorables charrient d'énormes quantités de boue arrachée aux roubines nègres.

Cette vaste cuvette ravinée de combes se teinte de jade, d'olivine, poivrée de grès, d'ardoise et de moraines débridées. Dès la disparition du soleil, l'air devient humide. L'absence de nuages favorise l'arrivée d'un fluide glacial qui vient enserrer nos épaules comme une chape invisible et polaire. Après un repas dont la frugalité le dispute à la rapidité, nous courons nous pelotonner dans les gaines molletonnées de nos sacs de couchage pour nous abandonner à la quiétude d'un lourd sommeil sous le froid éclairage de myriades d'étoiles scintillantes.

Retrouvez toutes les aventures sur <http://sergelaurent.grandsentierdefrance.org>

L'HISTOIRE AUX PAS DU G.S.F.

Le château de Linchamps

Les burgs oubliés au fond des forêts scellent leurs secrets et leurs mystères au sein de leurs ruines où donjons, tours, créneaux, murailles, poternes, porches et mâchicoulis envoûtent le passant de leurs sortilèges. Leur découverte vient à son oreille chuchoter des rumeurs de l'ancien temps, de sombres nouvelles médiévales issues de la nuit séculaire et des chaos de l'histoire humaine.

Il en est ainsi du château fort de Linchamps que le Grand Sentier de France visite, allant de rochers étranges en panoramas des abîmes, de forêts immenses en vallées sauvages, à travers les Ardennes séduisantes et pittoresques.

Cette forteresse médiévale a été édifiée en 1581 par Jean de Louvain, allié du roi de France François 1^{er}, lors de la sa guerre d'opposition à l'empereur Charles Quint. Après l'an 1544, la paix étant revenue, ce

seigneur demanda de verser un tribut aux habitants de la région pour assurer leur protection et il rançonna sans vergogne les bateliers naviguant sur la Semoy. Le château devint un repaire de pillards. En 1550, le roi de France, Henri II, ordonna de détruire la forteresse pour en chasser la canaille. Il fut reconstruit par Henri de Lorraine, duc de Guise en 1554. Vauban statuant sur un trop grand nombre de forteresses mal entretenues (lettre du 21 décembre 1672), Linchamps fut détruit en 1673. Une légende "La fileuse de Linchamps" caractérise ces lieux.

La zone centrale, en nid d'aigle, est parsemée de nombreux vestiges : murets, murs maçonnés, chanfrein avec encoches et congé dans le rocher, enchevêtrements d'escaliers, faitage de bâtiment, canonnière ou poterne, salles écroulées.

Les extraits suivants d'ouvrages de référence permettent de mieux saisir les aspects envoûtants de ces lieux mystérieux que les

vicissitudes du temps et de l'Histoire dissimulent à la curiosité du public :

- **Les mémoires de Viot - 1741** citent : "Ils sont venus fixer leur demeure sur le haut rocher que la nature fortifiait par elle-même et rendait inaccessible. Jean de Louvain et ses compagnons y ont ajouté l'art en bâtissant ce château en forme de citadelle avec place d'armes, maison séparée pour le commandant et les autres officiers subalternes et des logements pour les soldats et quelques habitants."

- **Albert Meyrac**, dans sa géographie illustrée des Ardennes - 1899 précise : "L'unique sentier qui montait au château était si étroit qu'un petit nombre de soldats déterminés pouvait arrêter toute une armée. Bordillon fit cependant appel au courage de quelques vétérans et les lança à l'assaut du sentier. Les assaillants reculaient lorsque le canon retentit tout à coup avec violence ; les assiégés prirent peur et rentrèrent dans la



forteresse [...]. Le maréchal fit prompt et bonne justice. Il ne se contenta pas d'abattre le château, il en fit briser les pierres pour empêcher les ruines de s'amonceler. Quant à la garnison, on en fit deux parts : les hommes de Louvain qui étaient originaire de l'Empire eurent la vie sauve parce qu'on voulait éviter tout prétexte de guerre avec Charles Quint, mais les autres furent conduits devant la forteresse de Lumes et pendus pour servir de leçon aux défenseurs de cette forteresse."

- **Le banc de la fileuse.** La légende nous affirme encore que la dernière châtelaine de Linchamps apparaissait, il n'y a pas plus de quarante années, toutes les nuits [...]. Vêtue de blanc, elle y reposait de longues heures, faisant tourner son rouet dont on n'entendait pas le bruit. Quand elle se levait, elle poussait du pied quelques pierres qui tombaient dans la Semoy. On aurait dit qu'elle voulait faire disparaître tout vestige de son ancienne demeure. Les mères disaient souvent à leurs enfants : "Méfie-toi de la fileuse ! Si tu n'es pas sage, elle te jettera

une grosse pierre pour t'écraser."

- **Jean-Pierre Penisson** - Images de la Semoy avant la grande guerre. Editions Terres Ardennaises - 1992. "Le mur aux boulets est une muraille naturelle verticale au nord du site, criblé de trous du volume d'un boulet de canon. Il s'agit d'un phénomène géologique de dissolution de la roche et non des impacts laissés par des projectiles lors du siège de la forteresse."

MAIS AUSSI ...



C'est avec une profonde douleur que nous vous faisons part du décès survenu le 24 août 2018 de Monsieur Gilbert JANSEM, membre fondateur de l'Association Nationale du Grand Sentier de France, vice-président du Conseil général de la Moselle de 1988 à 2001, maire de Marly de 1984 à 2001 puis maire honoraire.

Il a été pour nous cette personne bienveillante et attentive, d'une grande humanité dont toute association peut s'honorer d'avoir eu à ses côtés.

Nos condoléances attristées à sa famille, ses enfants et ses proches.

EXPOSITION ET ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

Samedi 13 octobre 2018

Centre socioculturel La Louvière de Marly (57)

54 rue de la Croix Saint-Joseph

Salle 45, entrée F

de 14h à 18h : Exposition photo et documentaire sur le Grand Sentier de France

14h30 à 15h : Accueil des participants

15h : Assemblée générale extraordinaire suivie de l'assemblée générale ordinaire

L'assemblée générale sera clôturée par le verre de l'amitié

Merci de confirmer votre présence par mail à contact@grandsentierdefrance.org



Gespinsart (08)



Le Roc La Tour - Monthermé (08)

J'AI MON MOT À DIRE ...



Vous savez, le G.S.F., c e n'est pas une sinécure,
C'est une pointure !

Le château de Linchamps - Thilay (08)
à découvrir sur le Grand Sentier de France

